

LES PASSEPORTS SONT REFUSÉS PAR LE GOUVERNEMENT ANGLAIS

EXCELSIOR

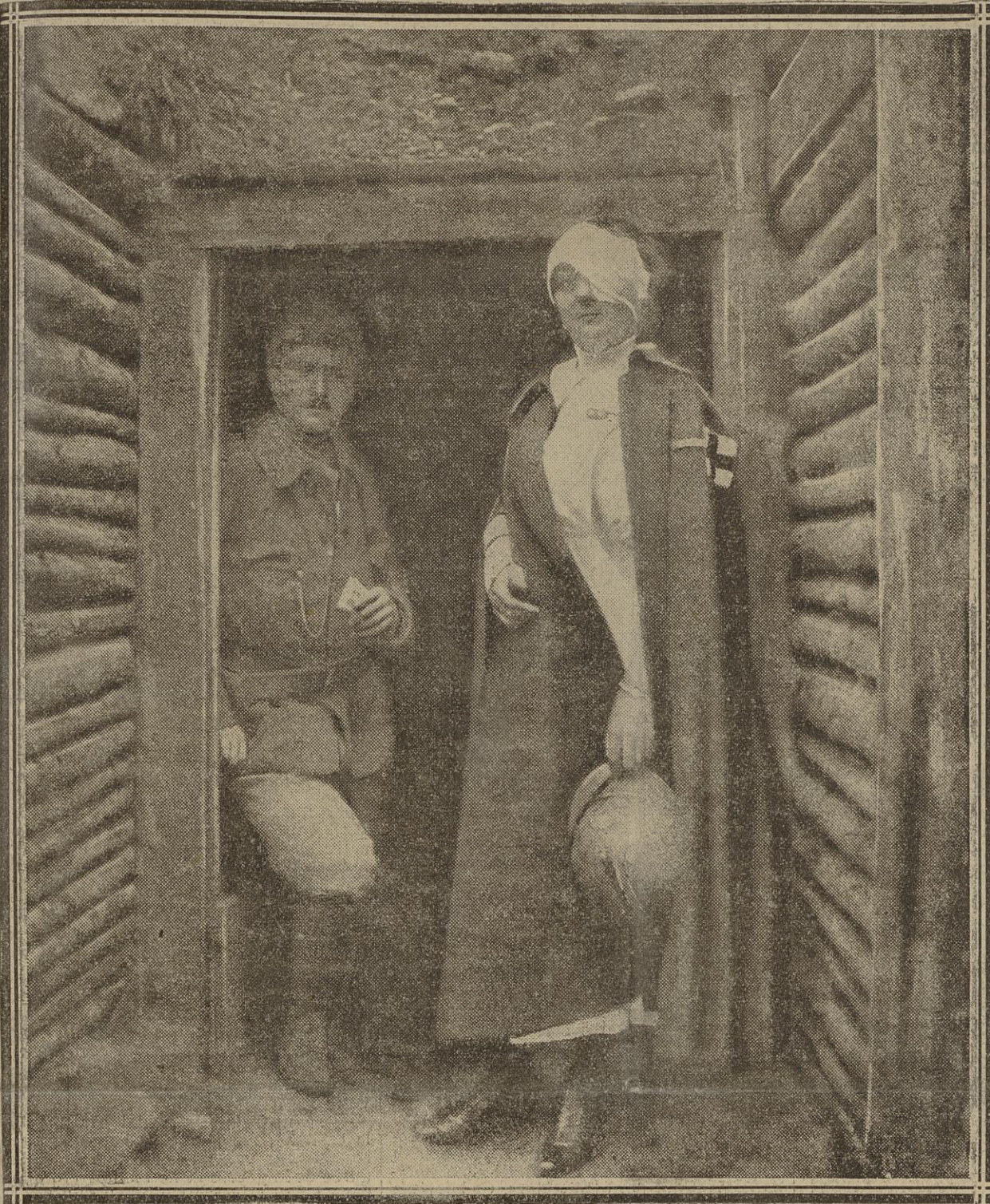
Huitième année. — N° 2464. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

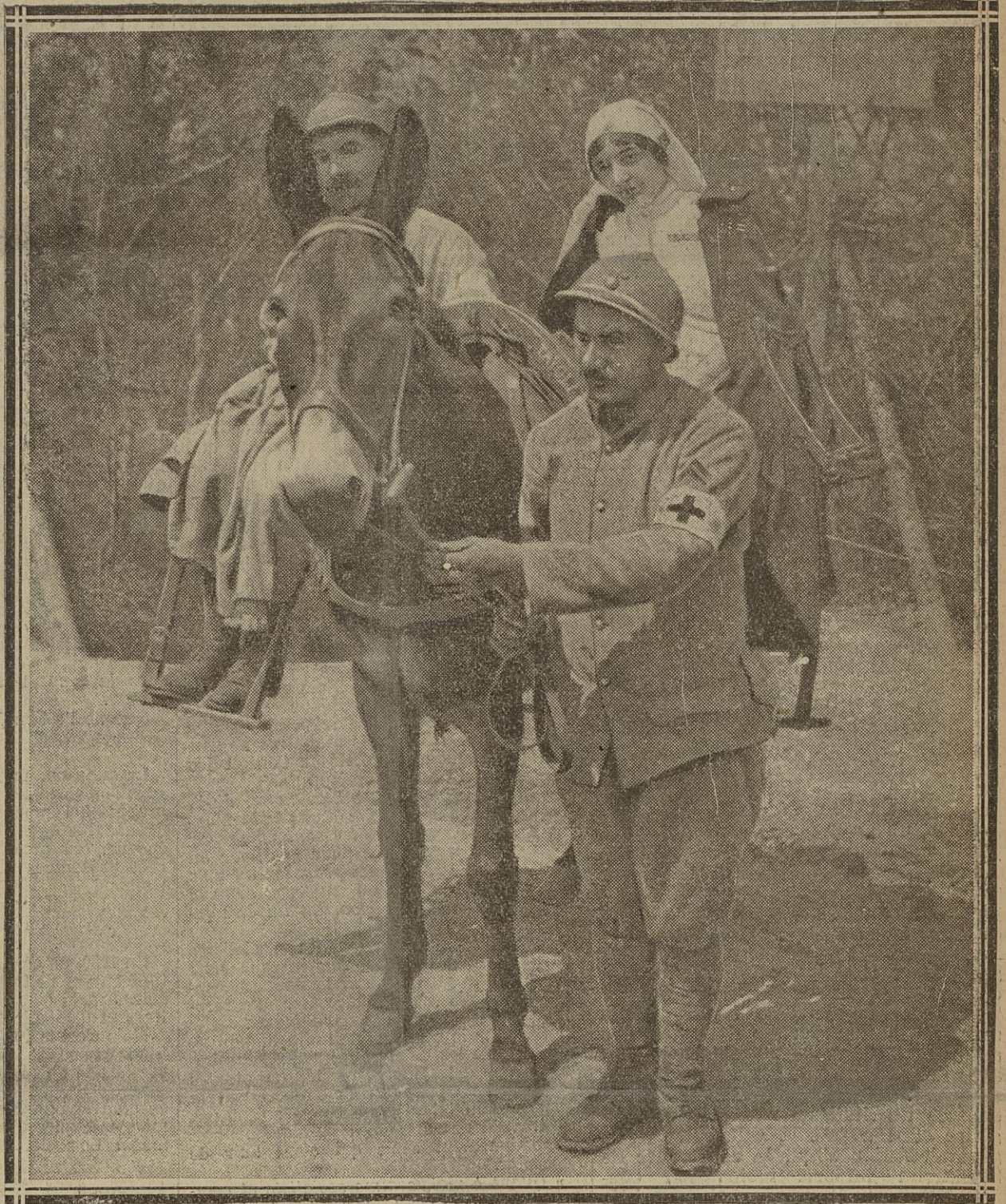
Mardi
14
AOUT
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

MADAME MAITRE, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR



M^{me} MAITRE, APRÈS SA BLESSURE, A L'ENTRÉE DE LA SALLE D'OPÉRATIONS



M^{me} CHARLOTTE MAITRE RAMENANT UN SOLDAT BLESSÉ SUR CACOLET



A 15 MÈTRES DE L'ENNEMI, DANS UN POSTE AVANCÉ, EN ALSACE
Nous avons, hier, publié le portrait de M^{me} Charlotte Maitre, femme du député de Saône-et-Loire, et raconté comment cette courageuse infirmière s'est vu décerner successivement la croix de guerre avec deux citations, la médaille d'or des épidémies, l'insigne des blessés



APRÈS LE BOMBARDEMENT DE LA FORMATION SANITAIRE
et la Légion d'honneur. Voici quatre photos qui montrent cette vaillante Française sur le front d'Alsace, où elle fut blessée en juin dernier. On remarquera spécialement la quatrième, prise après le bombardement de sa formation sanitaire. — Voir l'article page 2.

L'AFFAIRE DE STOCKHOLM

LES PASSEPORTS SONT REFUSÉS
PAR LE GOUVERNEMENT ANGLAIS

M. BARNES

M. R. MAC DONALD

M. COMPERE-MOREL

L'affaire Henderson a eu son épilogue, hier, à la Chambre des Communes. La séance a été une des plus dramatiques que la vie parlementaire anglaise ait connues depuis longtemps.

L'ex-ministre travailliste a été nettement désavoué par le chef du gouvernement, qui a même élevé contre lui une grave accusation de duplicité. En reprochant à M. Henderson de lui avoir dissimulé ses véritables intentions au sujet de la conférence de Stockholm, M. Lloyd George a porté un coup sensible à son ancien collaborateur qui, de son côté, a essayé de se disculper. La passe d'armes a été violente. Lorsqu'on se rappelle que M. Lloyd George lui-même avait appelé M. Henderson dans le cabinet de guerre, on voit combien est profond le fossé que la question de Stockholm creuse entre les hommes, sinon entre les partis.

La note générale de la journée avait été donnée d'ailleurs, dès le début, par M. Bonar Law, qui, avec une vigueur nouvelle, était venu affirmer que le gouvernement était inébranlable dans sa décision de refuser des passeports pour la conférence de l'Internationale. M. Balfour, un instant après, a réitéré l'expression de cette volonté.

Ainsi la position du cabinet britannique est prise. Elle ne paraît laisser place à aucun compromis. Mais le vote du Labour Party, de son côté, subsiste. La contradiction est complète entre le gouvernement et les travaillistes. Ceux-ci reviendront-ils sur leur décision ?

De leur attitude dépend peut-être le sort de l'union sacrée dans ceux des autres pays alliés qui sont d'accord avec l'Angleterre pour le refus des passeports. En cela, le cas de M. Henderson dépasse les limites de la politique anglaise et il a pris la valeur d'un fait général. Aujourd'hui, la conférence de Stockholm importe moins par elle-même que par les répercussions qu'elle exerce sur la vie intérieure des belligérants.

Jacques BAINVILLE.

Le successeur d'Henderson

LONDRES, 13 août. — L'émotion suscitée par la démission de M. Henderson est loin d'être calmée et la presse continue à commenter le cas de l'ancien ministre travailliste.

Selon le Daily Mail, M. Barnes a été invité à prendre la succession de M. Henderson dans le cabinet de guerre, mais il n'a pas encore formellement accepté.

Il veut, auparavant, consulter le comité exécutif du parti travailliste. Il est vraisemblable qu'il ne sera fait aucune opposition à l'entrée de M. Barnes au cabinet et que le comité exécutif se réunira le plus tôt possible pour examiner la question.

On sait maintenant qu'une pression très vive a été exercée sur M. Henderson par certains membres du parti travailliste, avant qu'il se rende à la conférence de vendredi.

M. Ramsay MacDonald insista particulièrement pour qu'il parlât comme secrétaire du comité exécutif du parti travailliste et non comme membre du cabinet, ni comme émissaire du gouvernement, et M. Henderson s'inclina.

Ceci explique le changement jugé par M. Lloyd George dans sa lettre.

Le président du conseil d'Australie se prononce contre Stockholm

LONDRES, 13 août. — Le ministre des Colonies a reçu la dépêche suivante de M. Hughes, président du conseil d'Australie :

« Je suis tout à fait d'avis que la présence des représentants de l'Angleterre à la conférence de Stockholm est des plus regrettables et aura pour résultat d'entraver les Alliés dans la poursuite de la guerre et l'établissement des conditions de paix. »

Il est impossible de concilier la représentation à la conférence de Stockholm avec les buts de guerre donnés par M. Lloyd George.

Je considère cette conférence, à laquelle se trouveront réunis les pacifistes de tous les pays, y compris la Grande-Bretagne, et les agents secrets allemands se posant comme pacifistes et amis des ouvriers, comme un piège habile pour capter les représentants loyaux des organisations ouvrières anglaises et, par leur intermédiaire, le monde ouvrier organisé qui, maintenant, collabore à la poursuite de la guerre. »

M. Comper-Morel, socialiste français, se déclare nettement opposé à la Conférence de Stockholm

M. Comper-Morel, député socialiste du Gard, l'un des personnalités les plus marquantes parmi les socialistes qui restent opposés à la réunion de l'Internationale et qui ont manifesté leurs opinions en ce sens dans la déclaration qui précède le dernier vote parlementaire, a fait hier les déclarations suivantes :

« Si les quarante députés socialistes faisant partie de l'ancienne fraction dite majoritaire ont senti la nécessité de rédiger une protestation contre l'attitude de la C. A. P. concernant Stockholm, c'est qu'ils ont voulu arrêter la déviation qui, depuis plusieurs mois, se produisait dans le parti. Depuis trois ans, la majorité a abdiqué à chaque congrès ou conseil national dans les mains de la minorité. »

Après avoir décidé qu'elle ne prendrait part à une conférence internationale que pour mettre la Sozialdemokratie en accusation ; après avoir affirmé qu'elle ne participerait à Stockholm qu'en ayant des garanties et en mettant à l'ordre du jour l'origine et la responsabilité de la guerre, les majoritaires en sont arrivés à aller à Stockholm, pieds et poings liés. »

De là une protestation qui a réuni les trois quarts de l'ancienne majorité et qui entend rester sur le terrain sur lequel le parti socialiste était entré dans la défense nationale au 4 août 1914. »

M. Comper-Morel se déclare toujours contre la participation ministérielle socialiste à la défense nationale, à moins que le nombre des socialistes ministres ne soit tel qu'ils soient la majorité au Conseil des ministres.

« Si je suis opposé à Stockholm, dit-il, c'est que j'ai l'impression d'une paix blanche, d'une paix soi-disant « sans vainqueur ni vaincu », d'une paix pour le retour au statu quo qui sera, sinon proposée au vote des députés, du moins discutée, et alors la majorité des mandats pourrait lui être favorable. »

Comment veut-on que les socialistes des pays alliés qui comprennent que cette guerre est la guerre de la démocratie contre l'autocratie puissent accepter une résolution semblable de l'Internationale ?

« Si, pour le malheur de notre humanité, il fallait que les empires centraux nous imposent une telle monstruosité, que toutes les classes des pays alliés en prennent la responsabilité ! Mais que ce ne soient pas les travailleurs organisés politiquement et économiquement seuls qui aient l'air de l'accepter. »

Quant à moi, comme socialiste et comme Français, je ne la contresignerai jamais de mon vote, préférant plutôt donner ma démission de député que de ratifier par lementairement le suicide de notre pays et le recul de la civilisation. »

SUR LES DEUX FRONTS

Les Allemands se montrent vivement affectés par la perte de la ligne de tranchées que nous leur avons enlevée le 11 août au sud d'Ailly. Ils viennent de prononcer une nouvelle attaque dans cette direction, sans autre résultat que des pertes importantes.

Cette obstination malheureuse s'explique par la valeur des positions qui nous donnent des vues directes sur le village d'Ailly, situé à une soixantaine de mètres en contre-bas, et dont l'ennemi utilisait jusqu'ici les abris pour tenir ses réserves prêtes en cas d'attaque.

A l'est de Reims, en Champagne et sur la rive gauche de la Meuse, la lutte d'artillerie reste assez vive. Il semble cependant que des renforts d'artillerie assez considérables aient été amenés par l'ennemi en Flandre, où les dépêches allemandes et le communiqué britannique signalent une recrudescence du bombardement réciproque.

Que des attaques soient encore tentées par l'ennemi au nord de l'Aisne, en Champagne et même dans la région de Verdun, c'est fort probable. Mais, désormais, ce ne seront plus que des opérations de diversion. C'est en Flandre que les Allemands s'attendent à de nouveaux développements de l'offensive franco-britannique. C'est en Flandre qu'ils s'apprêtent à une résistance désespérée. De même, après le début de la bataille de la Somme, ils n'ont pas immédiatement abandonné Verdun. Mais leurs attaques, après un suprême effort, sont allées en décroissant pendant six semaines pour cesser complètement ensuite.

Sur le front oriental, l'effort de l'ennemi se concentre toujours en Moldavie, vers le confluent de la Susita et du Sereth, qui est aussi le point de jonction entre le groupe d'armées de l'archiduc Joseph et le groupe Mackensen. L'aile droite du premier de ces groupes (armée Gerok), comme l'aile gauche du second (9^e armée allemande), est constituée par des divisions allemandes : la 218^e, la 217^e, la 89^e, la 12^e bavaroise et la 216^e. Aujourd'hui, l'ennemi annonce la prise de Panciu, situé à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Marasesti. C'est là une conséquence de la progression acquise hier au nord de la Susita. Mais les troupes russes et roumaines ne se sont repliées qu'après une vigoureuse résistance qui a fait subir de lourdes pertes à l'assaillant.

Jean VILLARS.

NOUS ALLONS REVOIR
LE PROJET DU TUNNEL
SOUS LA MANCHE

M. Sartiaux, qui fut l'un des auteurs du premier projet, nous donne son opinion.

Le tunnel sous la Manche serait la mort de l'Allemagne.

Maréchal de Moltke.

C'est aujourd'hui même que l'importante question du tunnel sous la Manche va être posée en Angleterre à M. Bonar Law.

Si la réponse du cabinet est favorable, un projet de loi sera immédiatement préparé. Il est un homme en France dont la vie entière fut, je ne dirai pas consacrée, car il sut aussi s'occuper d'autres besoins, mais tout au moins liée à cette question du tunnel sous la Manche.

Cet homme est M. Sartiaux, l'éminent ingénieur en chef des chemins de fer du Nord.

Aussi est-ce à sa porte que je suis venu frapper pour savoir exactement où en était cette question qui semble devoir entrer bientôt dans la voie des réalisations.

L'opposition mise autrefois par les Anglais n'a plus de raison d'être actuellement, car la guerre, qui a changé tant de choses, a modifié étrangement la façon de penser de nos Alliés.

Le temps est passé, en effet, où ceux-ci craignaient de voir pénétrer chez eux par le tunnel les idées françaises, et l'on songe à bas au mot de Moltke qui disait : Le tunnel sous la Manche serait la mort de l'Allemagne.

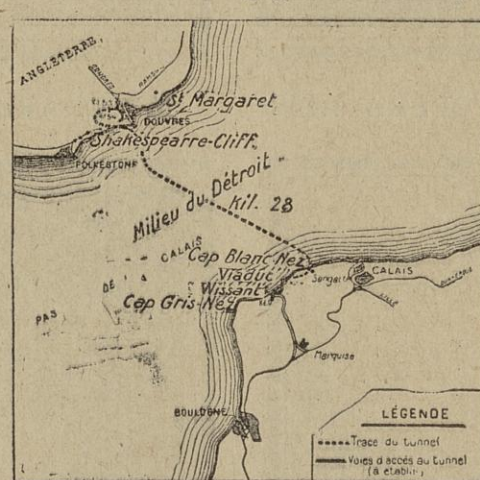
Que ne l'a-t-on fait plus tôt !

La question, en effet, date de loin puisque, sous Napoléon 1^{er}, l'ingénieur Mathieu avait proposé à l'empereur un projet, d'ailleurs irréalisable dans l'état de la science à cette époque. Les premières études sérieuses furent présentées par l'ingénieur Thome de Gamond.

Dès 1856, il soumit un projet de tunnel à Napoléon III en même temps qu'à la reine d'Angleterre.

En 1869, un comité franco-anglais fut constitué en vue de travailler, de chaque côté du détroit, à la constitution des sociétés définitives et d'obtenir la concession de la ligne. Mais c'est le 1^{er} février 1875 qu'a été constituée la société française du tunnel, sous la présidence de Michel Chevalier.

La concession était donnée pour une durée de quatre-vingt-dix-neuf ans à partir de la mise en exploitation du chemin de fer sous-marin. La société s'engageait à exécuter jus-



qu'à concurrence de deux millions de francs des travaux préparatoires, sondages, puisés, etc., etc.

Cette compagnie a rempli toutes ses obligations, elle continue à payer au gouvernement français les frais de contrôle. Tous les travaux qu'elle a entrepris ont été entrepris et on peut dire que, du jour au lendemain, elle peut reprendre les travaux définitifs si les Anglais se décident à rendre au projet la faveur qu'il l'origine ils lui avaient accordée.

Je demande à M. Sartiaux s'il considère que la question posée aujourd'hui à M. Bonar Law a quelque chance d'aboutir à une solution prochaine.

L'ingénieur sourit, un peu sceptique, comme à le droit de l'être l'homme qui, depuis si longtemps, a vu ce grand projet tant de fois sur le point d'être réalisé, puis abandonné.

« Je crains, me dit-il, que les Anglais, gens pratiques, ne jugent pas le moment actuel très opportun pour commencer cette formidable besogne. »

« En admettant cependant, demandai-je, qu'un bill vienne mettre chez nos alliés la question au même point qu'elle se trouve chez nous, combien de temps estimez-vous que demandera l'achèvement du tunnel ? »

M. Sartiaux, avant de me répondre, interrogea d'abord malicieusement : « Supposez-vous la période des chinoïseries administratives terminée ? »

« Oui. »

« Dans ce cas, il faut compter sept ou huit ans au moins, et encore grâce à l'emploi des perforatrices modernes, qui, dans la craie, travailleront à la vitesse que l'on voudra. »

Puis, restant un moment songeur, M. l'ingénieur me dit enfin avec regret : « Je ne peux pas penser à ce qui serait advenu si ce tunnel avait existé dans la guerre actuelle. »

« Avec lui l'armée du maréchal French aurait pu être à Charleroi, la guerre sous-marine serait bien atténuée et le mot du maréchal de Moltke se réalisait : c'était bien la mort de l'Allemagne. »

Puis, passant à des considérations plus générales, M. Sartiaux conclut :

« L'isolement ne convient pas plus aux peuples qu'aux individus. Les peuples ont tout intérêt à se connaître, à se comparer, à se pénétrer. C'est la plus sûre garantie de leur développement matériel, intellectuel et moral. — JULES CHANCEL. »

UNE INFIRMIÈRE HÉROIQUE

UN RÉCIT DE M^{me} MAITRE
LA NOUVELLE LÉGIONNAIREM^{me} MAITRE PHOTOGRAPHÉE HIER A "EXCELSIOR"

Nous avons publié, hier, le texte de la citation qui accompagne la promotion dans l'ordre de la Légion d'honneur de Mme Maitre, et nous avons voulu voir aussitôt cette vaillante Française.

Mme Maitre nous accueillit avec une amabilité heureuse où il y a peut-être de l'indulgence, celle d'une légionnaire qui accueille un simple civil.

« Que puis-je vous dire ? nous demandai-elle. Au début de la guerre, j'ai voulu suivre mon mari sur le front, j'ai été emportée par cette vague d'enthousiasme que toute la France a connue. Je suis allée d'abord dans le Nord comme infirmière libre, après bien des démarches, et j'ai songé ensuite à me faire militaire. J'étais si persuadée que je pouvais rendre des services dans la mesure de mes moyens que j'ai beaucoup insisté. J'ai fini par convaincre les autorités qui doutaient que les forces d'une femme pussent être aussi grandes que sa bonne volonté. Le principal étant fait, j'ai obtenu une première citation à la suite d'un bombardement qui dura trois jours. Ce baptême du feu me permit de demander une affectation dans la zone immédiate des opérations, et je fus envoyée en Alsace, sur le sol reconquis, où je suis trop heureuse d'avoir connu la rude existence du front. »

Vous avez dû recueillir bien des impressions violentes et nouvelles ?

« On s'y fait très vite lorsqu'on est resté pour une besogne urgente qui ne vous laisse aucun répit. J'ai vécu longtemps dans les abris souterrains, en pleine forêt, loin de tout centre normalement habité, à deux cents mètres d'altitude, en présence de l'ennemi, presque en tête-à-tête avec lui. »

Vos nerfs de femme n'étaient pas ébranlés par tous les bruits de la guerre ?

« Non, j'avoue que j'étais plus sensible à la tristesse des longs jours de pluie ou de brouillard qui transforment la terre en cloaque et vous isolent du monde. J'ai souffert aussi de l'humidité des cagnas où il est assez désagréable de se réveiller avec des vêtements qui vous enveloppent d'un suaire humide. Mais comme on a vite fait d'oublier cela lorsqu'un rayon de soleil vous visite ! Et puis, les nuits étaient parfois très courtes, parce qu'il fallait s'occuper des blessés et profiter de l'obscurité pour aller les chercher à dos d'homme ou sur des brancards. Mon engagement était grand lorsque je pouvais accompagner les brancardiers. Il me semblait que ceux qu'on transportait souffraient moins lorsque j'allais au-devant d'eux, au lieu de les attendre. Je n'oublierai jamais ces marches dans la nuit, à travers le dédale des boyaux aux parois visqueuses, dans des ténèbres complètes qui semblaient plus denses lorsque les fusées éclairantes ne nous guidaient plus. »

La formation sanitaire située en avant des batteries de 75 avait établi à 8 mètres sous terre, dans un abri-métro, notre salle d'opérations. Celles-ci se faisaient à la lueur incertaine d'une lampe, dans cet étroit couloir souterrain, et je voyais souvent arriver de grands blessés que je reconnaissais, des jeunes gens que j'avais rencontrés valides, pleins de hardiesse et de confiance. »

« Ah ! combien sont restés sous les sapins noirs, combien ont été enterrés alors que grondait le canon voisin et que la mort en route escortait le convoi lugubre ? »

Cette formation sanitaire se trouvait en « crête » dans les lignes allemandes, ce qui explique les bombardements auxquels elle était soumise. »

L'ennemi nous prenait-il sous son feu en cherchant les batteries qui étaient derrière nous, ou voulait-il détruire ce poste chirurgical avancé ? Je ne sais. Quoi qu'il en soit, il a fallu replier la formation et ne laisser que quelques brancardiers avec le chirurgien. J'ai eu peur qu'on ne m'obligeât à quitter mon poste, mais ce que femme veut, elle le veut bien, et il fut admis que je resterais à mes risques et périls. »

Je sentais que ma présence fortifiait la confiance. Lorsque j'allais dans les premières lignes, je lisais dans les yeux une grande surprise amusée. Ils n'en revenaient pas, comme on dit, et peut-être avaient-ils, grâce à moi, l'illusion d'un danger moins pressant. »

Mais vous avez été plusieurs fois blessée ?

« Quelques éclats d'obus, et il s'en fallut, de peu, que l'un d'eux ne m'arrachât l'œil. »

Mais, vous voyez, c'est à peine si il me reste une cicatrice. Je dois ajouter que j'ai été atteinte dans les abris et jamais à la suite d'une imprudence. Je me suis toujours assez bien débrouillée quand il fallait bondir entre deux éclatements pour gagner un refuge et je savais reconnaître rapidement s'il s'agissait d'un tir en rafales ou d'un tir espacé. Mais n'avais-je pas autour de moi le bel exemple des soldats ?

Mme Maitre sourit. Elle porte avec grâce le costume des chasseurs alpins, je l'ai vu héroïque, la vareuse bien tendue, sur laquelle la Légion d'honneur s'est ajoutée à ses trois autres décorations.

Comme elle se dispose à sortir, elle prend une cravache dans sa main gantée, tapote les plus régulières de l'élegante jupe courte qui s'arrête à la hauteur des bottines fauves.

« Je ne suis pas, cependant, seulement par le costume, nous dit-elle, j'ai contracté un engagement volontaire qui me lie pour la durée de la guerre et ne me libérera que six mois après la cessation des hostilités. J'appartiens à l'autorité militaire et je relève même du conseil de guerre. Comme je suis attachée à un régiment alpin, j'ai adopté cette tenue, moins visible que celle des infirmières. »

On ne peut que vous féliciter de n'avoir rien perdu de vos qualités féminines après avoir mené si longtemps une vie héroïque, isolée au milieu des hommes.

« Ah ! ma vie ne mérite pas d'être admirée à côté de la leur. Comment la qualifier, celle-là ? C'est leur exemple qui m'a soutenue, qui m'a permis de mettre un peu de continuité dans mon effort. »

Allez-vous regagner votre poste avancé ?

« Non, je suis actuellement chargée d'une mission d'inspection et je formerai des équipes dans le genre de celle que j'ai créée au Val-de-Grâce, l'expérience ayant montré qu'on peut, en ce qui concerne le personnel infirmier, remplacer dans la plus large mesure les auxiliaires par les femmes. — ROGER VALBELLE. »

Cochon, déguisé en femme, a été arrêté hier



LE SOLDAT COCHON

(Photo prise au début de la guerre)

Hier, dans la soirée, les agents de la police judiciaire ont arrêté Cochon, l'ancien président du Syndicat des locaux, recherché comme déserteur. Il se trouvait à Anteuil, déguisé en femme et en compagnie de deux jeunes femmes qui ont été également arrêtées.

Cochon a été écroué au Dépôt sous l'inculpation de désertion, et les deux femmes qui l'accompagnaient seront poursuivies pour recel de déserteur.

SITUATIONS Brochure envoyée franco
PIGIER 53, rue de Rivoli, Paris

LE BOMBARDEMENT DE FRANCFORT EST RACONTÉ ICI PAR SES AUTEURS

Notre confrère Jacques Morfane, du *Petit Parisien*, a pu obtenir des précisions sur le bombardement de Francfort. Elles lui ont été fournies par les héros du raid eux-mêmes.

Le 10 août, au soir, le lieutenant Mézergues et le sous-lieutenant Jean Baumont décidèrent de prendre leur vol contre cette ville, le lendemain. Et, dans la nuit noire, on pouvait voir, le 11 août, deux pilotes émetteurs, veillant aux derniers détails, se préparant à s'envoler par un temps épouvantable.

« Deux Français allaient s'élever pour un raid de 600 kilomètres, écrit Jacques Morfane. Laissons-les nous faire le récit de cette épopée aérienne :
— Nous sommes partis dans les ténèbres. Impossible de nous diriger autrement que par la boussole. L'un de nous avait beau connaître la route pour l'avoir déjà prise, l'obscurité qui entourait tout et dissimulait le sol à la vue empêchait de recourir aux souvenirs. La carte n'était d'aucun secours. Nous ne pouvions nous apercevoir que de loin en loin, par instants fugitifs. Nous nous rendions compte cependant de la vitesse extraordinaire à laquelle nous voguions. Un vent de tempête nous emportait joyeusement vers la cible projetée.

« C'est exactement à 1 h. 15 après notre départ que nous atteignîmes Francfort : au lever du soleil, nos bombes s'éparpillèrent sur la ville. Sinistre réveil d'un triste jour ! Voyage sans histoire, en somme.

« Maintenant, c'est le retour : le vent, qui nous a aidés jusqu'ici, n'a pas viré comme nous à Francfort. Il continue, lui, et nous retardé. Malgré nos puissants moteurs, nous faisons du sursaut. Nous cherchons aux diverses altitudes le courant le moins défavorable. C'est à 4.000 mètres qu'il semble être atteint. Et nous volons au-dessus de la plus magnifique mer de nuages qu'on puisse imaginer.

« Longtemps, très longtemps, nous voyageons de conserve dans cette solitude. Nous continuons à nous confier uniquement à la boussole. Et, lorsque nous estimons être assez loin en France, grâce aux calculs qui étaient notre seule occupation à l'heure, nous traversons en même temps la couche de nuages, très épaisse d'ailleurs, et, miracle ! en sortant, nous apercevons exactement Nancy sous nos ailes. Cette fin de raid est d'une précision qui tient surtout au hasard.

« Le retour avait duré 3 h. 40, soit 2 h. 25 de plus que l'aller : ces chiffres donnent une idée de la violence du vent.

« Nous n'avons plus qu'à atterrir, terminant ainsi un long voyage en Bochie pendant lequel nous ne vîmes le sol qu'à Francfort. C'est dire que nul canon ne nous incommoda. Quant à nous prendre en chasse, nous pensions que l'ennemi n'en eût pas l'intention, car réellement ce jour-là le temps ne semblait pas favorable à l'aviation.

« Pas favorable à l'aviation ! » Ainsi s'expriment les héros de la merveilleuse randonnée de 600 kilomètres qui nous admirent encore davantage en apprenant les conditions particulièrement contraires dans lesquelles elle fut accomplie.

M. Painlevé reçoit la mission canadienne

La mission militaire canadienne accréditée auprès du gouvernement français vient d'être reçue par le ministre de la Guerre, M. Painlevé.

Celui-ci, en souhaitant la bienvenue aux membres de cette mission, a exprimé son admiration pour l'œuvre considérable accomplie par le Canada dans l'intérêt de la cause commune.

Le général lord Brooke, chef de la mission, a répondu que son pays était heureux de participer à la lutte menée par



GÉNÉRAL LORD BROOKE

l'Entente contre les nations de proie ; il a rappelé que l'effort du Canada, qui, pour ne parler que du point de vue militaire, s'est traduit déjà par l'envoi outre-mer de plus de 540.000 combattants — résultat énorme relativement à la population du pays — était loin d'être arrivé à son terme.

Le général de brigade lord Brooke, ancien aide de camp du maréchal French, a été grièvement blessé alors qu'il commandait une brigade sur notre front.

Les autres membres de la mission sont le commandant George Reginald Geary, le commandant Oliver Asselin et le capitaine Alain Joly de Lotbinière.

La France et l'Italie

ROME, 13 août. — L'information, dans un article sur les conférences interalliées, déclare que les entretiens de Paris et de Londres ont eu pour effet de sceller plus étroitement encore les liens de solidarité qui unissent la France et l'Italie.

« Le public, ajoute ce journal, aura une preuve de l'intimité toujours plus étroite existant entre les deux grandes nations latines, aussitôt qu'il sera possible de faire connaître certains événements très importants et actuellement en cours de réalisation. » (Radio.)

DEUX APPAREILS ONT ÉTÉ ABATTUS SUR L'ANGLETERRE

LONDRES, 13 août. — Voici les détails sur le raid des avions allemands sur l'Angleterre :

Le temps était splendide. A Southend, où les visiteurs étaient plus nombreux que de coutume, vers le soir, le ciel parut soudain se remplir d'aéroplanes venant de toutes parts. Six planèrent sur la ville pendant une dizaine de minutes, notamment sur le quartier pauvre où vingt-sept maisons furent touchées, dont dix-sept dans une seule rue.

La plupart des victimes furent atteintes par les éclats d'une bombe tombant au milieu d'un groupe de touristes se rendant à la gare.

L'explosion des torpilles aériennes fut terrible.

La plupart des fenêtres de la rue furent brisées par la secousse, mais aucun incendie ne se déclara.

Une bombe tua une jeune fille, dans la rue, lui arrachant ses vêtements et réduisant son corps en bouillie.

Les aéroplanes britanniques poursuivirent rapidement les allemands et les refoulèrent vers la mer.

A minuit, le chiffre des tués s'élevait à trente, dont vingt femmes.

L'Amirauté britannique annonce qu'un aéroplane ennemi du type *Gotha* a été détruit au cours du voyage de retour en Belgique de l'escadron allemand qui bombardait Southend.

En outre, un hydroplane ennemi a été détruit presque au même moment au large de la côte des Flandres.

Un grand nombre d'avions britanniques ont attaqué d'autres aéroplanes ennemis en mer sans résultat décisif.

Le pilote qui a abattu le *gotha* rapporte qu'il a d'abord poursuivi un avion ennemi depuis 12.000 pieds environ au large de North Foreland, jusqu'à 15 milles de Zeebrugge, où il l'a perdu.

Retournant à l'embouchure de la Tamise, il remarqua le feu violent des batteries anti-aériennes à proximité de Southend et vola dans cette direction en gagnant de la hauteur.

Il aperçut alors huit *gothas* poursuivis par quatre avions anglais se dirigeant vers le Nord-Est.

Les machines ennemies étaient à environ 200 pieds au-dessus de lui quand il les rejoignit. Il les poursuivit en s'élevant à 18.000 pieds et les attaqua sans résultat à 30 milles en mer.

A ce moment, il aperçut un avion isolé à 4.000 pieds au-dessus de la formation ennemie, mais volant de conserve. L'attaque de face et le précipita dans la mer, puis tourna autour de lui.

Un des aviateurs ennemis était suspendu à la queue de sa machine. Il lui lança sa ceinture de sauvetage et tourna encore deux ou trois fois autour de lui avant de rentrer en Angleterre.

Dans son trajet de retour, il s'efforça de faire connaître aux destroyers anglais l'endroit où il avait laissé en mer l'avion ennemi.

Un navire américain torpillé par un sous-marin

LONDRES, 13 août. — Un communiqué officiel annonce de Washington que le navire pétrolier *Compana*, de 3.695 tonnes, de la Standard Oil Company, a été torpillé et coulé par un sous-marin allemand. Quarante-sept survivants ont été débarqués.

Le capitaine du *Compana* et quatre canonniers ont été emmenés prisonniers à bord du sous-marin.

Un nouveau parti va se constituer en Hongrie

BERNE, 13 août. — Le comte Karolyi a l'intention de prendre désormais position envers la politique extérieure et intérieure du gouvernement hongrois. Le parti Karolyi est décidé, le cas échéant, à quitter le groupe des partis qui soutiennent le gouvernement.

D'autre part, on apprend de Budapest qu'un nouveau parti politique hongrois va se fonder.

Selon le *Pesti Naplo*, ce parti, qui portera le nom de « parti national », se proposera de sauvegarder par tous les moyens, lors des négociations de paix, l'autonomie de l'armée et de la banque hongroises. Le parti renoncera à l'autonomie douanière.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — Entre Cerny et Craonne, l'artillerie ennemie s'est montrée très active, notamment dans le secteur sud d'Ailles. Les Allemands ont vainement attaqué sur ce point les tranchées que nous avons conquises le 11 août. Repoussés avec de fortes pertes, ils n'ont obtenu aucun résultat.

A l'est de Reims, en Champagne, dans les régions du Casque et du Téton et sur la rive gauche de la Meuse, actions d'artillerie assez vives. Deux coups de main ennemis au bois des Caurières et à Besonvaux ont échoué sous nos feux.

Nuit calme sur le reste du front.

AVIATION. — Dans la journée d'hier, deux avions et un ballon captif allemands ont été abattus par nos pilotes. Trois autres appareils ennemis ont dû atterrir gravement endommagés.

23 HEURES. — La lutte d'artillerie s'est poursuivie très vive au cours de la journée entre Cerny et Craonne.

Les Allemands ont tenté de nouveau de nous rejeter des tranchées que nous avons conquises au sud d'Ailles. Toutes les attaques ont été repoussées et nos troupes ont réussi à progresser sensiblement à l'est de la position.

LA VILLE DE REIMS A REÇU DANS LA JOURNÉE 850 OBUS, DONT UN GRAND NOMBRE INCENDIAIRES. QUATRE CIVILS ONT ÉTÉ TUÉS, DEUX BLESSÉS.

Actions violentes d'artillerie en Champagne au mont Cornillet, sur les deux rives de la Meuse et en forêt de Parroy. Aucune action d'infanterie.

Front britannique

13 HEURES. — Aucun événement important à signaler.

PRIS A PARTIE PAR M. LLOYD GEORGE, M. HENDERSON PRÉSENTE SA DÉFENSE DEVANT LA CHAMBRE DES COMMUNES

LONDRES, 13 août. — A la Chambre des Communes, aujourd'hui, M. Balfour a déclaré que les passeports pour la conférence de Stockholm n'avaient pas été accordés aux membres des Trade-Unions irlandaises, et qu'aucun passeport ne serait délivré au cas où la demande en serait faite.

M. Bonar Law a fait ensuite les déclarations suivantes :

« Les conseillers de la Couronne ont avisé le gouvernement qu'il serait illégal de permettre à une personne quelconque, résidant dans les dominions de Sa Majesté, d'entrer en conférence avec des sujets ennemis sans une permission de la Couronne. »

« Le gouvernement a décidé de refuser la permission d'assister à la conférence de Stockholm. (Applaudissements.) »

« La même décision est prise par les gouvernements des Etats-Unis, de la France, de l'Italie, avec lesquels le gouvernement anglais est en communication à ce sujet. »

Dès que M. Bonar Law eut fait la déclaration qu'on vient de lire, M. Henderson monta à la tribune.

Dès les premiers mots, il se plaignit amèrement de la campagne de presse organisée, dit-il, contre lui par M. Lloyd George et ses anciens collègues du cabinet à la suite du vote de la conférence travailliste.

Il regretta, en particulier, de n'avoir appris que par les journaux l'acceptation de sa démission.

Reprenant ensuite les faits par ordre chronologique, il déclara que loin qu'il eût arrangé son voyage à Paris sans prévenir ses collègues, la question avait fait l'objet d'une délibération du conseil de guerre vingt-quatre heures avant son départ et qu'il en avait averti par dépêche M. Lloyd George, alors à Paris.

Cette affirmation provoqua l'intervention du premier ministre, qui déclara que la seule dépêche reçue par lui annonçant l'arrivée de M. Henderson avec quatre délégués russes et M. Mac Donald, mais ne faisant aucune allusion au conseil donné par l'exécutif du Labour Party d'accepter l'invitation à la conférence de Stockholm.

M. Bonar Law, enfin, ajouta que lorsque le comité de guerre fut réuni, tous les arrangements pour le départ étaient terminés et que le comité en exprima sa désapprobation.

Les explications de M. Henderson

« Il n'en reste pas moins, répliqua M. Henderson, qu'il y eut un conseil de guerre et que j'y mis mes collègues au courant de l'avis donné par moi la veille à l'exécutif du parti d'accepter l'invitation d'aller à Stockholm. L'opinion générale étant contre moi, j'offris de mettre fin aux difficultés en démissionnant.

« Le lendemain de mon retour de Paris, je mis M. Lloyd George au courant de la situation et il m'invita à participer à nouveau à la réunion du comité de guerre, mais avant de m'introduire on me fit attendre une heure, ce dont je me plaignis hautement.

« Peu après eut lieu le débat à la Chambre et la majorité s'étant montrée hostile à toute participation à la conférence de Stockholm, j'espérais que la question serait à nouveau discutée au conseil de guerre ; or, il n'en fut rien.

« Dans l'intervalle, l'avis des autorités judiciaires, formellement opposées à l'émission de passeports, ayant été communiqué aux membres du gouvernement, je fis savoir que si cet avis devait être suivi, je n'avais pas d'autre solution que de choisir entre ma situation de secrétaire du Labour Party et mon poste de ministre. Je suggérai également qu'en cas où le Labour Party déciderait d'aller à Stockholm, aucun membre du gouvernement ne devrait faire partie de la délégation.

« Mes collègues travaillistes ayant estimé que le refus de délivrer les passeports ne devait pas être annoncé à la conférence de vendredi, je pensais qu'il serait communiqué aux Communes jeudi.

« Comme il n'en fut pas ainsi, je n'ai pas cru devoir, n'en ayant pas été prié, et cela étant contraire aux vues de mes collègues ouvriers, de faire connaître à la conférence les intentions du cabinet.

« Si on me l'avait d'ailleurs demandé, je n'aurais pu que démissionner avant. Si je l'avais fait, la majorité pour Stockholm eût été plus grande encore. Je laisse la Chambre et le public juges de ma conduite. »

« Vendredi, je n'ai parlé que comme se-

crétaire du Labour Party, et je me suis efforcé de ne laisser aucun doute à ce sujet. »

« En ce qui concerne le télégramme signalant la modification survenue dans l'attitude de la Russie, je n'en ai pas fait état, attendu que cela n'était possible qu'avec une autorisation, et, de plus, je ne parlais pas comme membre du cabinet. Je me suis néanmoins attaché à donner l'impression générale de cette dépêche, en insistant sur ce fait que les décisions prises à Stockholm ne lieraient aucun gouvernement.

« Ce n'est qu'à sept heures du soir, vendredi, que j'eus connaissance de la dépêche de M. Kerensky. Je n'ai donc eu aucune intention de cacher quoi que ce soit à la conférence. Si je n'en dis pas plus long sur Stockholm, c'est parce que j'estime préférable, dans l'intérêt public, d'attendre pour cela. »

M. Lloyd George, qui prit ensuite la parole, maintint entièrement tous les faits énoncés dans sa lettre rendue publique.

« Aucun d'eux, dit-il, n'a été démenti par le précédent orateur, sauf en ce qui a trait à son changement d'attitude concernant Stockholm, il prétend nous en avoir informé. Or, les souvenirs des huit membres du cabinet qui assistèrent au conseil, et le résumé de la séance que j'ai revu est conforme à ces souvenirs, ne laissent aucun doute. Tous étaient persuadés qu'il démissionnerait vendredi le voyage à Stockholm.

« La meilleure preuve que telle était bien son intention est que M. Henderson m'écrivit vendredi que, finalement, il était arrivé à la conclusion qu'il devait s'en tenir au conseil donné à l'exécutif.

« Pourquoi m'eût-il écrit cela s'il ne s'était pas précédemment rangé à notre avis ? »

« Pourquoi n'avoir pas prévenu auparavant ses collègues ? Il n'aurait pas pu aller comme membre du cabinet de guerre déclarer qu'il était dans l'intérêt de la Russie d'envoyer des délégués à Stockholm. »

M. Lloyd George affirma à nouveau sa conviction que si les représentants ouvriers à la conférence avaient su que les gouvernements français, italien, américain et britannique étaient opposés à toute participation à Stockholm, s'ils avaient su que le gouvernement russe, bien que ne pouvant pas empêcher les délégués de se rendre en Suède, considéraient la chose comme une pure affaire de parti, ils se seraient prononcés différemment.

« M. Macdonald a pu déclarer que M. Kerensky tenait la conférence de Stockholm pour nécessaire, et seul M. Will Thorne l'a contredit, ajouta-t-il.

Pas de fraternisation avec l'ennemi !

Après avoir insisté sur le fait que le premier télégramme sur le changement de l'attitude russe fut bien communiqué à M. Henderson dès jeudi soir et exprimé le regret qu'il n'eût pas été signalé aux délégués ouvriers, M. Lloyd George conclut :

« Rien ne pourrait être plus fatal que de tenir une conférence avec les représentants ennemis, au moment où la première mesure prise par le gouvernement russe pour rétablir la discipline consiste justement à empêcher la fraternisation avec l'ennemi sur le front. C'est la conclusion à laquelle sont arrivés les quatre gouvernements alliés.

« Tous estiment que si les termes de paix doivent être discutés, ce doit être par les représentants de toute la nation ; je suis le dernier à nier la puissance de la classe ouvrière, mais elle ne constitue pas toute la nation. Or, c'est la nation tout entière qui doit faire la paix. Nous ne ferions pas notre devoir envers nos alliés et particulièrement envers la Russie, si nous soutenions de tels projets en faveur d'une paix arrangée par un parti. »

De vifs applaudissements saluèrent cette péroraison.

L'Allemagne n'accordera de passeports à ses socialistes qu'à certaines conditions

Le *Petit Parisien* reçoit la dépêche suivante :

AMSTERDAM, 13 août. — J'apprends de bonne source que M. Michaelis a décidé de donner des passeports pour Stockholm aux socialistes allemands à condition qu'ils refusent de discuter la question des responsabilités de la guerre.

Au cas où la question serait portée à l'ordre du jour, les socialistes allemands devraient s'engager à ne pas prendre part à la discussion.

L'ÉTAT DE SIÈGE A ÉTÉ DECLARÉ HIER A MADRID

MADRID, 13 août. — La grève s'est généralisée dans les premières heures de la matinée.

Les ouvriers maçons, les typographes, les charpentiers, ainsi d'ailleurs que les ouvriers appartenant aux autres corps de métiers ont abandonné le travail au fur et à mesure qu'ils en recevaient l'ordre. Ils sont rentrés paisiblement à leur domicile.

On ne signale aucun incident. Quelques-uns des grévistes ont déclaré qu'il s'agissait seulement d'une grève de 24 heures, de solidarité envers les cheminots.

Les maisons de commerce restent ouvertes comme d'habitude.

Un communiqué officiel déclare que le gouvernement possède aujourd'hui de plus amples renseignements sur les mesures entreprises pour provoquer la grève générale en Espagne.

Le gouvernement connaît les véritables fins que se proposent les organisateurs de la grève des cheminots et a pris toutes les précautions pour garantir la liberté du travail.

M. Dato a réuni au ministère de l'Intérieur les ministres de l'Instruction publique, de la Guerre et du Fomento.

M. Sanchez Guerra, ministre de l'Intérieur, a eu ensuite une longue conférence avec les autorités de Madrid, pour assurer le ravitaillement de la capitale en pain et en viande.

Un grand conseil des ministres a commencé ce matin à 11 heures.

L'état de siège est déclaré

MADRID, 13 août. — Le comité directeur de l'Union générale des travailleurs ayant déclaré la grève générale sans avis préalable, le gouvernement a rendu, à l'issue du Conseil des ministres, un décret proclamant l'état de siège dans toute l'Espagne.

Ce décret a été affiché à Madrid aujourd'hui à quatorze heures.

Les capitaines généraux de toutes les régions de la Péninsule ont reçu des instructions spéciales, afin d'assurer l'exécution des ordres du gouvernement. — (Radio.)

Une mission scientifique est arrivée des Etats-Unis

M. Léon Bourgeois, ministre du Travail et de la Prévoyance sociale, a présenté au président de la République M. le docteur Farrand, de l'Institut Rockefeller, et les membres de la mission américaine, venus en France pour étudier l'organisation de la lutte contre la tuberculose et prêter à l'œuvre du comité national le concours scientifique et matériel des institutions de la République alliée.

L'affaire du chèque

M. Drioux, juge d'instruction, a fait pratiquer des perquisitions au domicile et dans

Le pain aux armées

M. René Besnard, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, a donné des instructions pour qu'il soit rendu compte chaque mois des économies réalisées à la suite des mesures prises en vue de supprimer les perceptions abusives de pain dans l'armée.

D'autre part, une enquête a été ordonnée pour vérifier si la ration de pain allouée aux hommes de troupe est suffisante pour le besoin des soldats de la classe 1918.

Un scandale à Berlin

AMSTERDAM, 13 août. — Le correspondant à Berlin du journal *l'Express d'Amsterdam* rapporte qu'un scandale vient d'éclater à Berlin.

Ce journal ne publie pas de détails sur le fond de l'affaire, mais la conclusion en a été la mise en disponibilité du prince Léopold de Prusse.

C'est l'empereur lui-même qui semble avoir pris, de son propre mouvement, cette décision, sur les véritables motifs de laquelle on se perd en conjectures.

L'EFFORT FINANCIER

Les Bons et Obligations de la Défense Nationale

Le magnifique succès obtenu aux Etats-Unis par l'emprunt de la Liberté, aussi bien que l'activité prodigieuse apportée aux préparatifs de guerre, témoignent de la résolution avec laquelle ils entendent poursuivre la lutte pour en hâter la conclusion.

Cette préoccupation est aussi la nôtre et nous devons tous rivaliser d'ardeur pour accroître les ressources du Trésor, contribuant par la même à développer les moyens d'action de nos armées.

Dans ce but, nous pouvons acheter soit des Bons, soit des Obligations de la Défense nationale.

Les Bons favorisent les placements temporaires et rapportent 4 % à 3 mois et 5 % à 6 mois ou un an. L'intérêt est payable d'avance et exempt d'impôts.

Les mêmes avantages se retrouvent dans les nouvelles Obligations de la Défense nationale émises au pair, c'est-à-dire à 100 fr. par 5 francs de rente et dont le porteur peut, à son gré, réclamer le remboursement au bout de la première année, et ensuite de six mois en six mois. Si le titre est conservé jusqu'à son échéance, dans cinq ans, il donne droit à une prime de six mois d'intérêts supplémentaires.

Vittel-Grande Source

contre-poison de l'acide urique

LE MONDE

LES COURS

— LL. MM. le roi et la reine d'Angleterre reçoivent en ce moment, au château de Windsor, S. A. R. le comte de Flandre, le vicomte Chaplin, l'archevêque de Worcester et le vice-amiral sir Rosslyn Wemyss.

— S. M. le roi d'Italie a conféré le grade de chevalier de l'ordre militaire de Savoie à S. A. R. le prince Albert d'Angleterre, lieutenant dans la marine royale britannique.

— Sir Joe Jellicoe a été nommé grand croix du même ordre et sir David Beatty grand officier.

CORPS DIPLOMATIQUE

— Le capitaine Tani, attaché militaire à l'ambassade du Japon à Londres, est à Paris pour quelques jours.

— M. Thierry, attaché à l'ambassade de France en Angleterre, vient également d'y arriver.

INFORMATIONS

— Le prince de Brancovan, membre du parlement roumain, le duc et la duchesse de Lerma font un séjour à Paris.

CITATIONS

— L'enseigne de vaisseau de première classe Gilbert de La Rochefoucauld vient d'être nommé lieutenant de vaisseau et décoré de la croix de guerre, avec la citation suivante : « A fait preuve des plus hautes qualités militaires en gardant avec une rare énergie, contre des sous-marins ennemis, une longue croisière, au cours de laquelle il eut deux engagements au canon. Par son action, intelligemment conduite, apporta une protection particulièrement efficace à la navigation commerciale, sauva plusieurs navires, secourut des naufragés. »

Ce vaillant officier est le fils du duc de La Roche-Guyon et arrière-petit-fils du duc de La Rochefoucauld.

— Le capitaine Jacques de Ranglaure, du 32^e d'infanterie, dont nous avons annoncé la mort glorieuse à l'âge de vingt ans, a été cité à l'ordre de l'armée comme « modèle de bravoure et d'abnégation ». Il était novice de l'ordre de Saint-Benoît, fils du directeur de la Société Générale de Poitiers et frère du lieutenant Henri de Ranglaure, fiancé à Mlle Marie-Thérèse Driant, fille du regretté colonel Driant.

NAISSANCES

— Mme Jean Tommy Martin a mis au monde une fille, Marie-Rose.

MARIAGES

— En la cathédrale de Rouen vient d'être béni le mariage de M. Léon-Alexandre Hutton, ancien chef adjoint du sous-préfet d'Etat au ministère de la guerre, sous-préfet, lieutenant au régiment de marche des spahis marocains, décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre, fils du chef d'escadrons en retraite, officier de la Légion d'honneur, avec Mlle Denise Olivier.

Les témoins du mariage étaient : M. Albert Lebrun, député de Meurthe-et-Moselle, ancien ministre de la Guerre, et M. Jean Labregère, secrétaire général de la Seine-Inférieure; ceux de la mariée : Mme veuve Devaux, sa tante, et M. Henri Olivier, son cousin.

— Le mariage du lieutenant Léon Hemelers du Mortier, de l'armée belge, chevalier de l'ordre de Léopold, décoré de la croix de guerre, fils de M. Hemelers du Mortier, membre du parlement belge, avec miss Una Shenley, fille de M. et Mme Shenley, vient d'être célébré en l'église Saint-Margaret, à Londres.

DEUILS

— Les obsèques de M. Edmond Bordes viennent d'être célébrées en l'église Saint-François de Sales.

La levée du corps a été faite par l'abbé Pagès, curé de la paroisse.

Le deuil était conduit par le baron Charles Petit, beau-frère du défunt, M. Marcel Petit, son neveu, M. Jules Jeannet, son oncle, et les autres membres de la famille.

Nous apprenons la mort :

De M. Jacques Castex, fils du docteur André Castex et de Mme Castex, mort glorieusement à vingt-quatre ans. Le bâtiment qui le portait à Salonique a été torpillé et a sombré.

De la capitaine Dolphy Simonet, adjudant-major au 23^e d'infanterie coloniale, officier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, tombé glorieusement pour la France à Craonne.

De lieutenant A. Remezoy, du 5^e régiment russe, mort à l'hôpital du lycée Michelet à Vanves, Professeur à l'académie théologique de Moscou, il s'était engagé comme volontaire et avait été promu officier.

De commandant Giuseppe Rosset, consul général d'Italie.

De M. Jules Hudelist, ancien sous-directeur du Ménestrel, qui vient de mourir à Vaucluse.

De Mlle Germaine de La Motte, fille du lieutenant J. de La Motte, du 10^e cuirassiers, petite-fille de M. de La Motte, ministre plénipotentiaire à la retraite, décédée à l'âge de quatre ans, à Noirsans (Dauphiné).

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

LAIT CONDENSÉ FARINE LACTÉE

NESTLÉ

En Vente chez les Pharmaciens Epiciers Herboristes

LA MARQUE PRÉFÉRÉE

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

B L O C - N O T E S

Sur le front anglais, les Allemands ont perdu la maîtrise de l'air. C'est un fait aussi sûr que l'existence du soleil. Et même plus sûr : cet astre est si souvent voilé en ce moment !

Le 5 août dernier, après les épouvantables tempêtes des jours précédents, il y eut une éclaircie de quelques heures. Les conditions de visibilité redevinrent à peu près normales. Alors, sur un front très restreint du champ de bataille, un observateur que je connais, et qui fumait philosophiquement une cigarette, assis sur le rebord d'un trou d'obus, compta en quelques minutes vingt et un avions anglais qui venaient de s'élever dans le ciel, vide peu d'instant auparavant.

Ils formaient des équipes — on pourrait dire des « compagnies », comme pour certains oiseaux — et se dirigeaient en triangles réguliers, tels des canards sauvages, vers les lignes boches. Il est impossible de rendre l'impression d'ordre et de force que donnait ce spectacle. Il n'y manquait qu'une chose pour le rendre plus dramatique encore : une tentative de l'ennemi pour réagir contre cette invasion audacieuse des appareils qui venaient scruter le secret de ses lignes.

L'observateur finit par se dire : « Et les avions boches ? Il n'en viendra donc pas ? C'est vraiment trop facile ! On n'en voit pas un seul ! »

Tout à coup il entendit un bref et strident coup de sifflet : un avion allemand, un avion de chasse, venait d'être signalé. Mais la défensive était, du côté anglais, aussi bien réglée que l'offensive. De toutes parts, au coup de sifflet, des batteries s'étaient mises à tirer contre l'avion ennemi. Celui-ci ne fut pas atteint. Mais il était trop menacé : bientôt il fit demi-tour, laissant le champ libre à ses adversaires.

Il est des cas cependant où les avions allemands essaient de lutter. Leurs moteurs sont bons. Mais c'est le cerveau de l'appareil, l'aviateur, qui, alors, ne semble pas pouvoir « étaler ». Il y a à quelques jours, un aviateur anglais fut attaqué par un appareil plus puissant, mieux armé que le sien. Et il avait le soleil dans les yeux, il se trouvait pratiquement aveuglé. Ce qui n'empêchait pas la situation. A plusieurs reprises, il n'échappa à la destruction qu'en faisant cabrer son appareil. Pour comble de malheur, par deux fois sa mitrailleuse s'enraya. Alors, se fiant à son adresse, il prit la fuite aussitôt près de terre que possible, rasant les arbres et les haies comme une hirondelle au cœur de l'orage. Et, en même temps, il réparait sa mitrailleuse.

L'avion ennemi le poursuivait. Mais, dans cette véritable « course de haies », il épuisa les munitions de sa mitrailleuse. L'Anglais, qui venait de remettre la sienne en état, l'attaqua à son tour : le chasseur devint chassé. Et le chassé, qui avait perdu la tête, vint s'écraser contre un arbre.

Du côté anglais, ce ne sont pas seulement les appareils qui sont plus nombreux, ce sont les hommes qui sont meilleurs.

Pierre MILLE.

Alors, attendons !...

Quelques Parisiens, ayant été chercher leur feuille de déclaration, l'ayant remplie, puis l'ayant rapportée, ont pensé qu'ils pouvaient se rendre chez le charbonnier leur voisin. Non point pour lui demander du charbon (ils ne sont pas si naïfs), mais pour le prier de les inscrire sur son livre noir.

Ainsi, pensaient-ils, le charbonnier prendra ma commande, qu'il ne la livre que plus tard, lorsque nous aurons, nous, notre carte, et lui, du combustible. Nous créons de l'ordre. Nous sommes prévoyants. Grâce à nous, on ne verra point de longues files devant la boutique charbonnière, quand les frimas seront venus.

Mais, impassible derrière son comptoir, le charbonnier n'a voulu rien entendre. Et il n'inscrira rien tant que nous n'aurons pas la carte. Il attend que nous l'ayons tous et que, tous à la fois, nous nous précipitions dans sa boutique trop petite, que nous exigeons tous notre charbon pour le même jour et qu'ayant fait queue pendant des heures des femmes tombent de fatigue et d'énerverment.

Alors le fournisseur se prendra la tête à deux mains et dira que nous le rendons fou. Mais, en ce moment, il se croise les bras. Il dit qu'il n'a pas d'instructions. Ce qui, d'ailleurs, doit être vrai.

Amour, amour...

Tout près d'atteindre la soixantaine, M. Pierre Graffard pensa qu'il n'était point trop tard pour épouser une riche veuve de Bois-Colombes. Mais il constatait avec ennui que les belles sont favorables aux militaires. Et il n'était pas militaire. Il était seulement employé, retraité du P.-L.-M.

Un beau matin, il se décida à acheter un uniforme. Mais il fut modeste et réservé. Il ne s'habilla point en aviateur. Il se berna au costume de sapeur-pompier. Il est vrai qu'il y fit coudre quatre galons et y accrocha une quantité notable de décorations.

Ainsi vêtu, il sortait, le 15 juin dernier, de sa maisonnette de Levallois, lorsqu'un agent lui mit la main au collet. Il voulait soutenir qu'il était capitaine honoraire des pompiers de Bois-Colombes et s'était cru le droit de se promouvoir commandant, après cinq ans. L'agent n'écouta rien et le mena en prison.

Hier il a comparu devant la 10^e chambre correctionnelle. Les juges, sachant que « un pompier, ça fait presque un guerrier », et soucieux de défendre le prestige des sapeurs-pompiers, se sont montrés sévères. En vain un médecin aliéniste vint leur déclarer qu'il avait constaté l'affaiblissement psychique de l'inculpé. Celui-ci, pour port illégal d'uniforme, a été condamné à quinze jours de prison.

Nos maîtres

A Bar-sur-Aube, deux laitiers vendaient le lait plus cher que de raison. Jusqu'ici rien que de très habituel.

Ces deux laitiers furent cités devant les tribunaux. La chose, quoique plus rare, n'est point absolument surprenante.

Mais attendez la suite !

Que se passe-t-il, d'habitude, lorsqu'un laitier est condamné à 500 francs d'amende pour avoir provoqué la hausse du lait ? Le laitier rentre dans sa laiterie, l'oreille basse ; le lendemain, il sert ses clients d'un air de

contrition, et ce sont les clients qui ébauchent un sourire de triomphe, en posant sur la caisse le prix du litre de lait, un prix modeste, juste, raisonnable.

Or, les deux laitiers de Bar-sur-Aube ont été condamnés à 500 francs d'amende ; mais, au lieu de se repentir, ils ont déclaré avec assurance, en plein tribunal : « Les clients payeront pour nous ! » Et, avec la plus insolente tranquillité, ils se sont mis à vendre leur lait... quelques sous plus cher.

La situation des buveurs de lait de Bar-sur-Aube devient intenable. Les malheureux n'ont même plus la ressource de porter plainte, car nos deux laitiers augmenteraient encore le prix du lait pour couvrir les frais d'une nouvelle amende... Et, ainsi, cela pourrait aller très loin, très loin, jusqu'à la fin de la guerre et jusqu'à la fin du monde.

Marines

Miss Margaret Hunt et miss Ruth Mc Coy, dont voici la photographie, n'ont pas revêtu le costume des marins par plaisir de déguisement. Miss Margaret Hunt et miss Ruth



MISS MARGARET HUNT ET MISS RUTH MAC COY

Mc Coy se sont proprement engagées dans la marine américaine, pour la durée de la guerre.

Mais, comme elles ne connaissent rien à la manœuvre des vaisseaux, et comme, au surplus, elles ne seraient pas assez vigoureuses pour se livrer aux rudes travaux du bord, elles se sont engagées comme secrétaires. Ne faut-il pas des secrétaires à la marine comme à l'armée ? Donc, elles écriront, et elles frapperont sur les touches d'une machine à écrire.

Pourquoi vous êtes-vous engagées ? leur a demandé, le jour de leur embarquement, un indiscret reporter.

— Nous nous sommes engagées, a répondu miss Margaret Hunt, parce que c'était notre devoir patriotique de faire ainsi.

Le sosie

Napoléon III avait un sosie, M. Godillot, qui lui ressemblait, paraît-il, à un tel point que de mauvais plaisants prétendaient que lorsque le souverain était fatigué ou de mauvaise humeur c'était Godillot qui passait les revues et figurait dans les grandes cérémonies, à sa place.

M. Poincaré, lui aussi, a un ménechme, un marchand de vins du neuvième arrondissement. Il ne lui ressemble peut-être pas exactement, mais quand il est à son comptoir, coiffé d'une casquette, presque semblable à celle que le Président portait aux armées, il peut de loin faire illusion.

Aussi, dans le quartier, l'a-t-on baptisé Poincaré et vous entendez dire couramment : « Je vais chez Poincaré prendre un verre ».

LA CONTRE-PARTIE

par T. H. Townsend



Le Kaiser. — Glorieuses journées pour notre front oriental, maréchal.

Hindenburg. — Plus haut, sire. Je n'entends rien avec le bruit d'enfer que font les canons du front d'Occident.

LES CONTES D'EXCELSIOR

LORD HURRICANE (1)

A. LARISSON

L'ESCALE ESPAGNOLE

PAR

O bienfaisant sommeil que l'on goûte à bord d'un navire ancré dans des eaux neutres ! Ce n'est pas qu'on dorme moins profondément à la mer. Mais la quasi-certitude qu'on se réveillera, le matin, dans le lit où on s'est couché la veille au soir et celle qu'on ne sera jeté sur pied par aucune alerte donnent à l'insomnie même une douceur de béatitude. Je me levai tard, ce jour-là, et m'attardai à flâner entre ma salle de bains et mon petit déjeuner. Quand je montai sur le pont, je fus ébloui par le vigoureux paysage de la baie de Vival, en touches de soleil éblouissantes et en ombres lourdes et bleues projetées par les hautes falaises. J'allai saluer Sarah, qui était effondrée, la mine toute défaite, dans un grand rocking-chair.

— Je voudrais être morte ! me déclarait-elle sans préambule.

— Hola ! cria-t-je, qu'est-ce qui vous prend ?

— Il me prend que je suis lasse de toutes ces horreurs ! Savez-vous combien d'hommes nous avons noyés hier soir, par hasard, en abordant involontairement le sous-marin au mouillage ici ? Quatre ! Est-ce la guerre cela ?

— Mais certainement, il y a des nécessités pénibles...

Oui, pénibles ? interrompit-elle amèrement. Eh bien, à qui sont-elles pénibles ? Est-ce à mon père, qui était pourtant le plus noble et le plus chevaleresque des hommes jusqu'à ces derniers jours ? Est-ce à votre diabolique Bouyssol ? Regardez-le !

Je le regardai, le brave garçon, déambulant à grands pas aux côtés du petit lord Hurricane ; il offrait la parfaite image de la bonne humeur sans nuage, se frottait les mains, riait en parlant, et je crois même, Dieu me pardonne ! qu'il se permettait de taper amicalement dans le dos du noble vieillard. Je ne crois pas qu'aucun autre être au monde ait jamais osé cela.

— Quelle brute ! dit Sarah.

Non, dis-je, ce n'est pas une brute, c'est un séducteur. Pensez-vous que lord Hurricane, si chatouilleux sur l'étiquette, si parfait gentleman, se fût laissé approcher par un butor. Il y a, dans l'apparent laisser-aller de Bouyssol, une très réelle distinction qui vient d'un grand cœur et d'un esprit réellement supérieur. C'est pourquoi un lord de la vieille école peut traiter avec lui de pair à compagnon.

Joli séducteur ! siffla Sarah entre ses lèvres admirables, gonflées de dépit. Il se donne vraiment beaucoup de peine pour plaire !... Je ne pense pas qu'il m'ait regardée une seconde fois depuis le jour où il est arrivé.

Enfin, je comprenais ! Quel profond politique, quel maître que ce marin de fortune, roulier des mers, promu par incroyables exploits au rang des plus ambitieux marins de carrière, puis dédaigneux de cette gloire de petite chapelle et lancé par orgueil dans l'obscurité de la grande guerre, et puis encore, par hasard, mis en présence de la femme la plus délicate, la mieux faite pour l'éblouir et le séduire, maître de lui au point de paraître l'ignorer afin de l'exaspérer !...

Je voulais en avoir le cœur net. Je m'approchai de lui et de lord Hurricane : — Bonjour, sir, dis-je. Avez-vous vu miss Sarah, ce matin ? Elle ne paraît pas bien.

— Ma chère Vieille Doublet, — il affectait avec une intention hautement familière, cordiale et désobligeante, de me décocher, à titre permanent, de cette appellation que m'avait donnée Bouyssol dans un moment d'expansion — je bénis le sort qui a donné à Sarah, dans votre personne, une tante précieuse. Jusqu'ici privée de cet objet, par infortune de famille, je crains qu'elle n'en abuse maintenant pour s'épancher dans votre sein de maux imaginaires. C'est une fille courageuse et en bonne santé. Vous me demandez si je l'ai vue « ce matin » comme si je ne la regardais jamais. L'œil d'un père vaut mieux que celui d'une tante, même passagère.

En dépit de son persiflage, je voyais très bien qu'il était inquiet. Il s'éloigna pour aller vers sa fille.

— Est-elle vraiment souffrante ? me demanda Bouyssol d'un ton qui n'était pas indifférent.

— T'en fais pas pour Sarah ! dis-je. — Pourquoi m'en ferais-je ? Elle est si loin de moi ! Tu veux dire qu'il est ridicule de ma part de s'intéresser même à sa santé ? Merci, mon vieux ! Je le sais, va ! La fille d'un lord, et surtout celle-là, reine, j'imagine, entre les filles des lords, n'est pas bonne à regarder pour les yeux d'un Bouyssol... Ils s'y brûleraient en vain... Parlons d'autre chose, veux-tu ?

Il me prit par le bras pour m'entraîner vers la coupée où venait accoster une barque espagnole. Un magnifique brigadier de carabiniers en sortait et je devais, en

(1) Voir Excelsior des 30 mai, 13, 19, 26 juin, 3, 10, 17, 23, 31 juillet, 7 août.

LES PILULES PINK

TUENT L'ANÉMIE

6

POUR SE RASER **La Crème ASTOR**
EST LE PROCÉDÉ LE PLUS COMMODE, LE PLUS HYGIÉNIQUE ET LE PLUS ÉCONOMIQUE
Exigez bien la Marque ASTOR.

EXCELSIOR

Mardi 14 août 1917

POUR SE RASER
le meilleur procédé c'est la merveilleuse et célèbre
Crème ASTOR

Gros Tube... 1fr.25
Petit Tube... 1fr.45
Tube moyen... 0fr.65
Petit Tube... 0fr.75
En vente chez les Parfumeurs, Coiffeurs, Pharmaciens et Gds Magasins.

D'APRÈS LES ALLEMANDS GUYNEMER AURAIT ÉTÉ DESCENDU A VERDUN

Die Franzosen im Kampf.

De Franschen in het gevecht.
The French in Battle.
Les Français au combat.

Der von einem deutschen Flieger bei Verdun zum Absturz gebrachte französische Kampfflieger Guynemer.

De Fransche vlieger Guynemer, die door eenen Duitschen vlieger bij Verdun neergeschoten werd.

Guyemer, a French flier, brought down near Verdun by a German aeronaut.

L'aviateur militaire français Guynemer qui a été descendu par un aviateur allemand près de Verdun.



Los franceses luchando.
Os Francezes no combate.
Francuzi w walce.

Французитъ въ боя.

فرانسزکي مضارعه اثناسند

El aviator francés Guynemer, que fue obligado a aterrizar por un aviator alemán, cerca de Verdun.

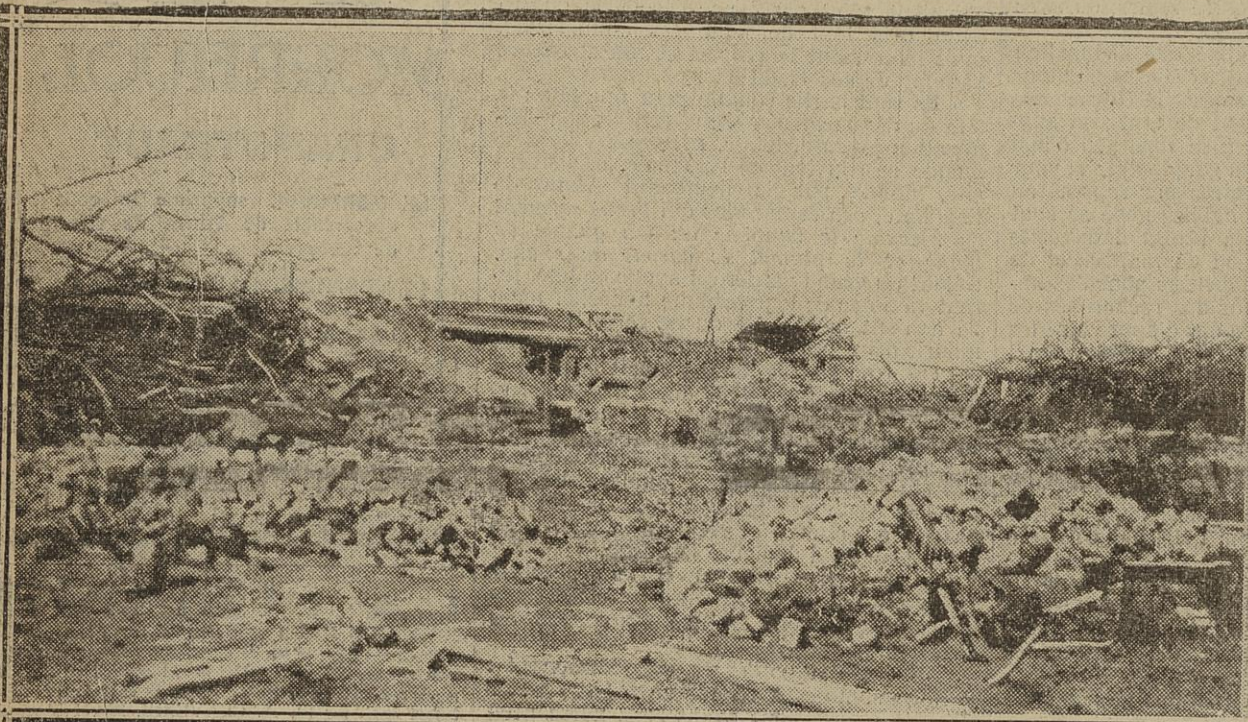
O aviator francez Guynemer cujo aeroplano de combate foi abatido por um aviator alemão.

Zrucony przez niemieckiego lotnika pod Werdem, francuski lotnik wojkowy-Guynemer.

Франский влздутоплаатель-боекъ Гюенмеръ сваленъ отъ снзнь германски влзухотлавателя при вердунъ.

REPRODUCTION D'UNE GRAVURE DU JOURNAL ALLEMAND "WELT IM BILD" DU 12 AVRIL 1916, ANNONÇANT LA FIN DE L'«AS DES AS» FRANÇAIS. Le capitaine Charles Guynemer a abattu officiellement cinquante avions. Les journaux allemands affirment que le baron von Richtofen en a descendu cinquante-six. Il est à présumer que parmi les aviateurs alliés vaincus par cet « as » allemand quelques-uns se portent encore assez bien. Voici, en effet, un numéro du journal illustré « Welt im Bild » « le Monde Illustré », datant du 12 avril 1916, qui annonce la victoire d'un aviateur allemand sur Guynemer. Les « tableaux » des « as » allemands ont besoin d'être révisés.

DES VILLAGES PROVISOIRES RENAISSENT PARMIS LES RUINES

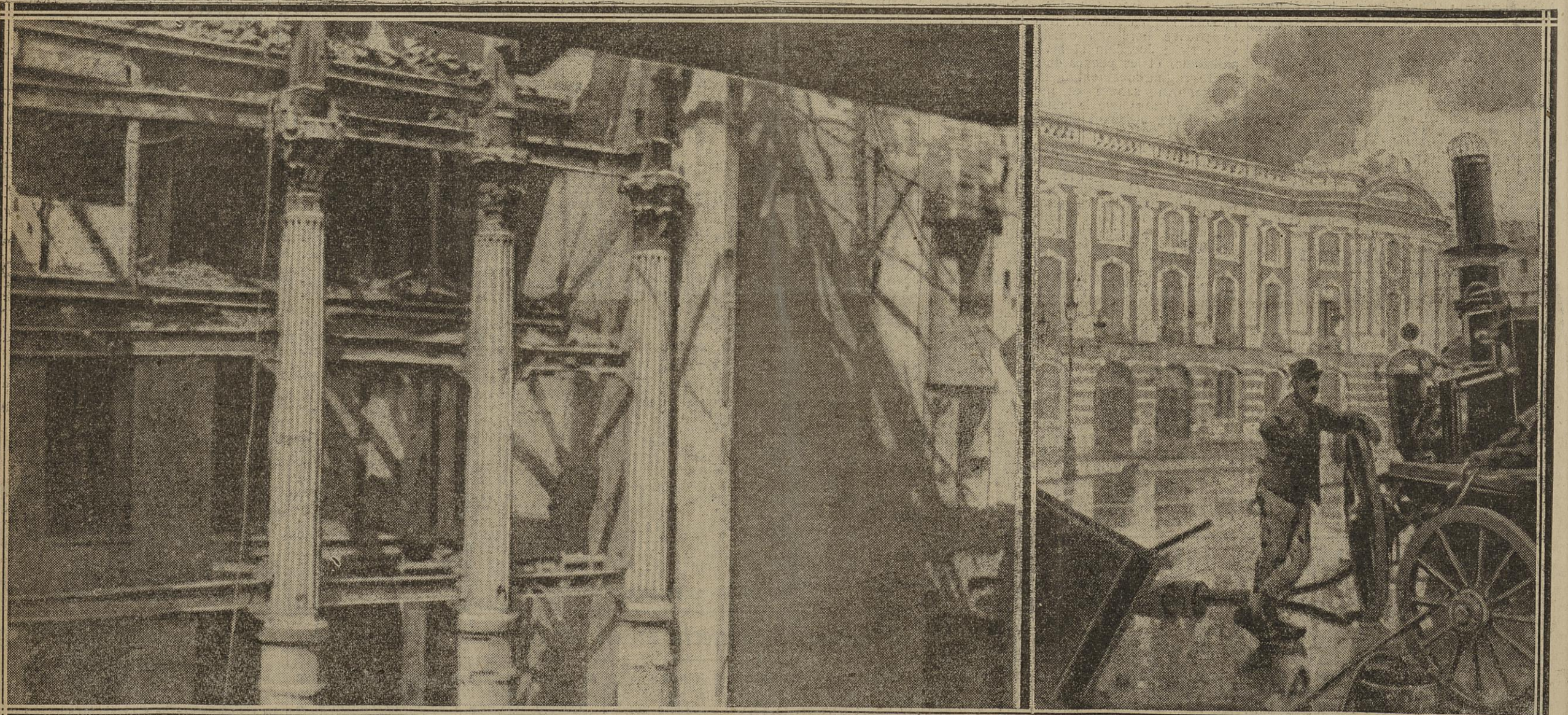


LE VILLAGE DE JUSSY AU MOMENT DE LA RETRAITE ALLEMANDE. En attendant que la paix permette de réédifier les foyers détruits, nos soldats, dans la plupart des localités libérées, ont commencé de déblayer provisoirement les ruines et de sauver ce qui pouvait l'être. Tout au moins ont-ils construit des abris et des maisons



LE MÊME DÉBLAYÉ QUELQUES JOURS PLUS TARD PAR NOS SOLDATS avec les pierres écroulées. Voici un exemple typique de l'œuvre déjà réalisée. Notre première photo, prise lors de l'occupation de Jussy, montre l'aspect du village dévasté par l'ennemi. Quelques jours plus tard les rues sont propres et des abris sont reconstruits.

L'INCENDIE DU THÉÂTRE DU CAPITOLE A TOULOUSE



L'INTÉRIEUR DU THÉÂTRE APRÈS LE SINISTRE. A DROITE SE TROUVAIT LA SCÈNE. Les causes du terrible incendie qui a détruit le théâtre du Capitole à Toulouse sont restées inconnues. Le feu dut éclater dans les combles de l'édifice vers deux heures de l'après-midi, le 10 août. Malgré la promptitude des secours, le sinistre prit rapidement

LA FAÇADE RESTÉE A PEU PRÈS INTACTE. une grande extension et la magnifique salle de spectacle, orgueil des Toulousains, devint la proie des flammes. Grâce à un vent favorable on put préserver l'Hôtel de Ville contigu au théâtre. Voici l'intérieur du théâtre et sa façade, qui n'a presque pas souffert.